

Jack Kerouac, Roxanne Bouchard, Naïm Kattan

Yvon Paré

Number 164, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83972ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, Y. (2016). Review of [Jack Kerouac, Roxanne Bouchard, Naïm Kattan]. *Lettres québécoises*, (164), 36–37.

☆☆☆☆

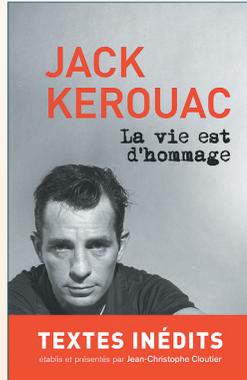
JACK KEROUAC

La vie est d'hommage

Montréal, Boréal, 2016, 352 p., 29,95 \$.

La découverte d'un nouveau Kerouac

Tous les familiers de Jack Kerouac savent qu'il parlait français avec sa mère et qu'il a parsemé ses romans d'expressions québécoises. Il lisait le français, aimait beaucoup Louis-Ferdinand Céline, mais peu savent qu'il a écrit dans sa langue maternelle.



Pas facile de plonger dans *La vie est d'hommage* de Kerouac. L'impression de m'avancer sur un terrain miné où il faut surveiller chaque mot pour ne pas trébucher. Parce que l'écrivain connu et célèbre de *On The Road* a eu honte de cette langue première, il le répète dans son journal, a cherché à s'intégrer et à effacer cette différence.

Kerouac se livre avec une candeur et une franchise que nous ne retrouvons pas dans ses œuvres de langue anglaise.

Langage blessé serré par l'étau de l'assimilation, ce français qu'il qualifie lui-même de « tourmenté, tordu, tranché » se fait ici porteur solitaire d'une poésie vagabonde se frayant un chemin à travers ce que l'intellectuel et auteur antillais Édouard Glissant appelait « des maquis de langues ». Les manuscrits et les révisions à la main de Kerouac indiquent aussi qu'il y avait certaines choses que l'auteur ne pouvait vraiment exprimer que dans une seule langue. Son langage est donc un métissage tourbillonnant d'américanité où le français canuck, le français de France et plusieurs registres de l'anglais entrent simultanément en conflit et en collaboration. (p. 36)

On ne saurait mieux définir cette entreprise que comme l'a fait Jean-Christophe Cloutier dans sa présentation et qui permet de mieux comprendre le travail de l'écrivain.

Il faut le lire à haute voix pour saisir le langage de l'enfance, l'émotion, les craintes et les peurs. Il y a aussi ce passé catholique qui l'inspire et l'étouffe à la fois. Un dire qu'il tentera de pousser dans une autre dimension, cherchant la musicalité et un phrasé unique. J'ai souvent cru entendre Zachary Richard ou une Lisa LeBlanc bien en selle sur deux langues.

FRANCHISE

Kerouac se livre avec une candeur et une franchise que nous ne retrouvons pas dans ses œuvres de langue anglaise, même s'il n'a cessé de parler de sa vie, de ses virées, de cette terre d'Amérique, surtout l'Ouest, qui le fascinait avec ses espaces et ses personnages échappant

à tous les enfermements. Il s'attarde au sort des Canucks rongés par l'alcool et qui dérivent dans leur vie. Comme si ces humains étaient touchés dans leur esprit et leur corps, minés dans leur pensée. De quoi déboussoler mon correcteur Antidote.

Omer ne sava pas. Il tomba sa face dans pillow. « Tu ya tu mandez l'adresse Vicki ? » Il voya des bats sur le mur. Peaches a parti, avec une petite face vivace et promissante de la grande rue The Fifth Avenue et le grand succes de les fashions là. On la voyara demain ; hatbox a main courant au travers du traffic. Dans les lobby des grosses offices des Millionaire Thirties... 1935, l'année triste et grise. Omer endure. (p. 190)

La langue des Américains et la langue des origines se croisent pour dégager une musicalité inspirée du jazz que Kerouac adorait. Il se livre sans retenue parce qu'il savait peut-être que jamais personne ne s'intéresserait à ces textes. Il en a fait un terrain d'expérimentations, jouant avec les sonorités, imposant des tournures anglophones à un texte français et vice versa. On retrouve ainsi les origines de *On The Road*.

Voilà une autre dimension de l'œuvre de cet écrivain qui a marqué nombre de Québécois, Victor-Lévy Beaulieu, entre autres, qui lui a consacré un essai. Une publication pour ceux qui aiment Jack Kerouac et veulent toujours en savoir un peu plus sur sa démarche.

☆☆

ROXANNE BOUCHARD

J't'aime encore. Monologue amoureux

Montréal, VLB, 2016, 128 p., 16,95 \$.

Comment dire je t'aime à celui qui partage sa vie

Pas facile de passer du théâtre au roman. Roxanne Bouchard tente le tout pour le tout dans *J't'aime encore*, un monologue amoureux.

Dans un texte écrit pour la comédienne Marie-Joanne Boucher, l'écrivaine s'aventure dans cette vie faite de silence, de mots lancés distraitement qui rassurent et inquiètent. La grande passion des premiers temps s'estompe et les habitudes s'installent. Le tout greffé sur une passion pour la culture biologique que la comédienne tente d'expliquer plutôt maladroitement. Un texte qui explique peut-être le travail du mari, mais qui n'apporte pas grand-chose. Et l'arrimage de ces textes entre eux tombe souvent à plat.

FAMILLE

Il y a les enfants, le quotidien qui happe tous les gestes. Celui ou celle qui vous faisait chavirer semble s'éloigner peu à peu. Les grandes questions surgissent. Est-ce que je l'aime encore ? Est-ce qu'il m'aime ?

Peut-on raviver la flamme, retrouver le regard, les élans et la belle effervescence des commencements ? Comment savoir où l'on en est dans sa vie professionnelle ? Être comédienne, c'est l'art de séduire d'une certaine façon, de déjouer le temps. Et nous ? Sommes-nous si différents ?

Vous regardez votre femme en marchant. Alors qu'elle se sent vieille, qu'elle trouve qu'elle vieillit mal, vous, vous la trouvez magnifique, élégante, plus belle que les filles de vingt-trois ans qui ont leur jeunesse pour atout. Parfois, vous lui murmurez : « Tu es une œuvre d'art »,

et elle sourit en levant les yeux au ciel. C'est pourtant vrai. (p. 16)

L'impression de marcher à côté de soi, de ne plus trouver les mots pour toucher son compagnon ou sa compagne. Le langage comme vidé de sens. Est-ce que cela passe uniquement par le corps ou si avec « le temps, tout s'en va » ? Le personnage est tenté par l'aventure, les flammes qui brûlent, il ira jusqu'au bord du précipice, pour voir et se rassurer.

Pis après j'ai compris. On est des acteurs, on est dans un party ; on joue ! C'est un jeu ! Pourquoi pas ? Go ! En plus,



si jamais on va en tournage sur le film de Marco Rouge, aussi bien connaître la chimie qu'on peut avoir ensemble ! Ça fait que je me suis dit : « Je vais lui montrer de quoi est capable une comédienne de quarante ans ! » (p. 86)

J'aimerais voir et entendre la comédienne sur scène parce que ce texte est fait pour être dit et entendu. C'est toujours le problème avec le théâtre. Il faut s'inventer un décor, le personnage et l'atmosphère. Sympathique, mais loin d'être le meilleur de cette écrivaine. Un peu convenu et prévisible.

☆☆

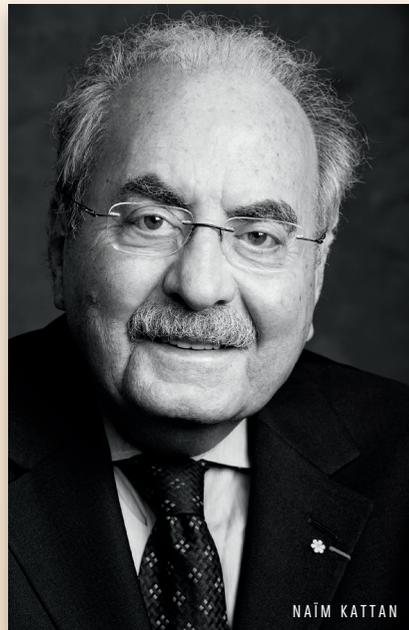
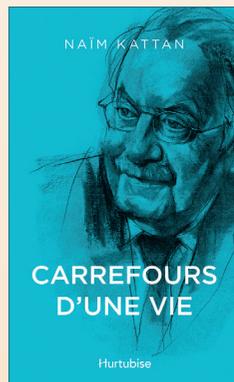
NAÏM KATTAN

Carrefours d'une vie

Montréal, Hurtubise, 2016, 280 p., 26,95 \$.

La vie n'est pas un bilan

Naïm Kattan est une figure bien connue dans le monde de la littérature québécoise. Écrivain prolifique, immigrant, travailleur infatigable au Conseil des arts du Canada, il a marqué le Québec à sa manière.



l'exprimer d'une manière autre, nouvelle. J'ai profondément ressenti cette difficulté quand j'ai lu la traduction de mes livres en arabe. (p. 94)

Il a peut-être réussi à « cerner l'être » dans ses romans, je connais mal son œuvre, mais pas dans ces textes.

CHOIX

Pourquoi Naïm Kattan est-il venu à Montréal alors que sa vie allait bien à Paris ? Il n'en dit rien.

Il s'attarde à son apprentissage du français, le silence qui a suivi avant de pouvoir écrire, de retrouver ses couleurs et ses émotions. On sent la difficulté du migrant malgré les succès de sa vie professionnelle. Un fort tiraillement habite cet

Né à Bagdad de parents juifs, Naïm Kattan a migré tôt en France pour des études. Il a pratiqué le journalisme pendant cette période pour des revues irakiennes avant de s'installer à Montréal, de s'imposer dans le monde des médias et de la littérature.

Je m'attendais à beaucoup de ces récits autobiographiques. J'ai été déçu. M. Kattan survole l'agenda de ses rencontres et ne nous permet guère de cerner l'homme, l'humain derrière toute cette frénésie.

Notre existence est parsemée de hasards, de rencontres auxquels s'ajoutent, se superposent, des événements sociaux ou politiques. J'ai réuni dans ce livre des essais où j'ai tenté de comprendre ce qui a marqué ma vie, et notamment mes écrits. (p. 9)

C'est peut-être le problème. Nous avons l'impression que M. Kattan a réuni des textes sans vraiment les revoir. Une chose est certaine, il savait provoquer les rencontres, être là au bon moment pour faire avancer sa carrière d'écrivain.

Changer de langue, c'est changer de civilisation, de vision du réel immédiat, bien que l'être demeure, essentiel. Canadien, Québécois, francophone, je ne cessais pas d'être un juif de Bagdad. Cependant, comme écrivain, je disais l'être, du moins quand je réussissais à

homme qui s'est construit par le travail et la raison. Une fascination aussi pour les personnages connus.

Dès lors, je me suis senti dans l'obligation de commencer par décliner mon identité, raconter mon enfance et mon adolescence à Bagdad. Mon premier roman, Adieu Babylone, s'est voulu à la fois une mémoire et un adieu, étape incontournable de l'écrivain qui cherche à ne pas réduire le passé, vécu comme mémoire au présent, en souvenirs et anecdotes. La transmission de ma mémoire dans une langue qui n'était pas la mienne était autant une voie remplie de pièges et d'embûches qu'une chance, et cette chance était la distance. Je racontais l'histoire d'un ailleurs. Et je la narrais à d'autres, à ceux qui n'y avaient pas pris part. (p. 84)

Et sa défense d'Israël m'a laissé un peu pantois. Mal même. Comment fermer les yeux sur un État qui dicte ses volontés et tient un peuple sous son joug depuis des décennies ?

Une vie passionnante, je n'en doute pas, mais une rencontre avec l'homme qui n'a pas lieu. Ces textes n'ont jamais réussi à m'embarquer. Il y manque une émotion, une passion, une intimité qui ne s'installent jamais.